

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Littérature étrangère

Number 54, December 1993, January–February 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19545ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1993). Review of [Littérature étrangère]. *Nuit blanche*, (54), 41–61.

LE PRINCIPE D'INCERTITUDE

Michel Rio

Seuil, 1993, 123 p.; 23,95 \$

Le dernier roman de Michel Rio, *Le principe d'incertitude*, illustre la précarité de toute forme de pensée arrêtée, figurée ici par la réussite. Jérôme Avalon, écrivain méconnu et désabusé, surgit on ne sait d'où dans le jardin-forteresse de Dan Harrison, acteur américain reconnu, retiré du monde. Tous deux sont en quelque sorte en panne, à la différence que l'un a réussi et fait fortune et l'autre pas. Un faux dialogue s'amorce entre les deux hommes qui ne composent en fait que les deux facettes d'un même personnage qui s'interroge sur la valeur et le sens de sa démarche: réussir et, de ce fait, être condamné à une forme de superficialité, ou s'en tenir à ce que l'on croit essentiel et être voué à l'anonymat, à l'oubli. «D'ailleurs, je n'écris plus, avoue Jérôme Avalon. Je me borne à chercher, sans grande conviction, disons par acquit de conscience, parce que je ne crois pas beaucoup à la trouvaille qui éclaire l'ensemble, et encore moins à la création.» À sa façon, Dan Harrison fait le même constat.

La recherche d'Avalon l'a conduit à admirer la beauté d'un paysage maritime depuis le jardin protégé de Harrison. Une femme, superbe comme dans tous les romans de Michel Rio, fait soudainement irruption et rompt en quelque sorte l'harmonie parfaite de ce paysage. Dès lors Avalon ne verra plus le paysage que par le biais de cette femme regardant le paysage. La mise en abyme qui s'opère ici n'est que le prélude au glissement qui s'instaure: Harrison tentera, une année après sa rencontre avec Avalon, de reconstituer le déroulement de cette journée qui fut pour lui une révélation inattendue sur l'issue de sa propre existence. L'on nage ici dans un univers que ne renierait pas Wim Wenders. Et ce qui est en cause, ce n'est pas tant

l'issue de la fiction, romanesque dans un cas et cinématographique dans l'autre, mais sa propre attitude en face du constat qui s'impose: la fin du parcours, la chute et ce qu'il en est de la vérité. Ce qui fait dire à Harrison dès lors qu'il baisse sa garde: «Qu'importe si le réel engendre le rêve, et si le rêve à son tour finit par engendrer le réel, puisque c'est la vérité.»

Un roman qui en déroutera plus d'un, mais qui réserve, comme toujours chez Michel Rio, le plaisir propre à l'intelligence.

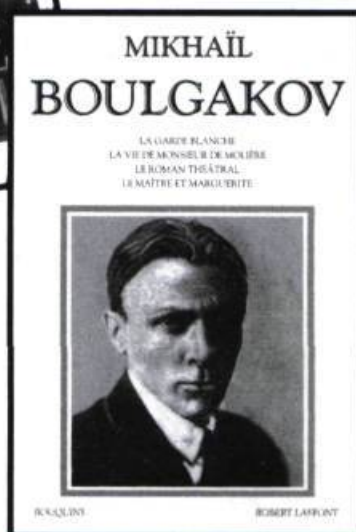
Jean-Paul Beaumier

ROMANS

Mikhaïl Boulgakov
Robert Laffont, 1993,
1064 p.; 38,95 \$

Mikhaïl Boulgakov est jeune médecin lorsqu'il choisit d'être écrivain, en 1920, au moment de la prise de Kiev, sa ville natale, par les bolcheviks. La guerre civile lui donna l'idée de son premier roman, *La garde blanche* (le seul roman publié de son vivant), d'inspiration tolstoiënne.

À ce roman réaliste fait pendant son grand roman fantastique, *Le Maître et Marguerite*,



écrit entre 1929 et 1937. Le roman superpose les destins du Maître, écrivain des années 30 que la presse a maltraité à la parution d'un roman sur la mise à mort du philosophe Yeshoua par Ponce Pilate, et de ce Yeshoua, à qui sont consacrés certains chapitres en abyme. À deux mille ans de distance, Yeshoua et le Maître apparaissent comme des victimes sociales exemplaires. «Ascèse et exploit, l'éthique de la création s'apparente à celle de la sainteté et le calvaire infligé au créateur est comparable à la Passion du Christ», notent justement Marianne Gourg et Laure Troubetzkoy. La figure du Maître, largement autobiographique, appelle par ailleurs la propre position de Mikhaïl Boulgakov dans l'espace de la censure soviétique, de la misère humaine et du mal contemporain. L'écrivain s'inscrit ici dans la tradition du roman classique (Pouchkine,

Gogol, Dostoïevski) et des thèmes de «l'âme russe» (la haine, la dimension spirituelle de la culpabilité et de l'expiation, etc.). Mais l'écriture, en rien complaisante, est extrêmement dynamique, étonnamment jubilatoire, tant il est vrai que le plaisir d'écrire peut racheter le monde en le reconstruisant. Publié seulement en 1966, le roman eut l'effet d'une bombe dans la ronflante littérature de l'ère stalinienne.

L'ouvrage présente deux autres romans: *La vie de Monsieur de Molière* (une biographie romancée) et *Le roman théâtral*. L'édition établie par M. Gourg et L. Troubetzkoy est remarquable. Une belle occasion d'aborder l'auteur le plus lu actuellement en Russie.

François Ouellet

UN JOUR TU VERRAS

Mary Higgins Clark

Trad. de l'anglais

par Anne Damour

Albin Michel, 1993,
389 p.; 25,95 \$

Un nouveau Mary Higgins Clark est arrivé et il ne décevra pas les amateurs. L'histoire commence sur des chapeaux de roue quand la journaliste Meghan Collins est témoin de l'arrivée, à l'urgence d'un hôpital new-yorkais, d'une victime d'agression. La femme, poignardée à mort, passe, trépasse et se retrouve à la morgue. Fait troublant, elle est le sosie parfait de Meghan.

Partie à la recherche du meurtrier, la belle et dynamique journaliste s'introduit dans le milieu de la reproduction humaine en laboratoire, le milieu de la fécondation *in vitro*. Elle y sera témoin de certains trafics pas catholiques. Avant la fin, elle arrivera à mener à terme une idylle avec un ami d'enfance, les méchants seront punis et tous les bons récompensés.

Mary Higgins Clark est comme le pâté chinois: la recette est simple et connue, mais c'est bon quand même. Dans une langue très simple, parfois simpliste (la traduction est peut-être en cause ici), elle arrive à imposer un rythme et à mener le lecteur en bateau. La force de Mary Higgins Clark réside peut-être dans sa capacité à saisir l'air du temps, à tirer des faits divers les thèmes qui préoccupent ses contemporains.

Robert Beauregard

MÉMOIRES D'UN JEUNE HOMME DEVENU VIEUX

Gilles Barbedette
Gallimard, 1993,
188 p.; 24,95 \$

Faucheuse et faussaire, la Mort contrarie les plans d'un jeune homme, né en 1956 et mort en 1992, qui allait tout faire pour s'inscrire en littérature. La Mort prévient; on se presse! Bal tragique pour Roland Dorgelès, ... ou plutôt pour Gilles Barbedette. Un *Grand Meaulnes* de plus? De 1985 à 1991, on lui doit *Les volumes éphémères*, *L'invitation au mensonge*, *Baltimore*, *Le métronome* et *Une saison en enfance*. Depuis que la goulue maladie, le sida, la peste de cette fin de siècle, lui bouffe le temps qu'il se croyait concédé selon les cycles classiques, il noircit des carnets, il annote ce que la Mort impatiente lui impose. Lucidité, égocentrisme, résurgences chrétiennes, ce qui est de la faute des autres, sur le mode d'Hervé Guibert qui se montra mourir. On le lit (comme on le verrait) mourir!

Extraits: «Mon mois de septembre a duré plus que le mois de septembre. Il a bénéficié de la flexibilité que je lui ai accordée». Dans le carnet en parchemin à lanières de cuir: «...parce que Paris, après avoir été la locomotive des Modernes, est devenue l'un des grands phares du désenchantement». Plus loin, dans *Les mémoires d'un jeune homme devenu vieux*, il commente: «La lecture de ce journal renforçait en moi l'impression de laisser cohabiter deux êtres à la fois. L'un était serein, comme une sorte de double idéal de l'autre. Dans mon lit, le soir, il m'arrivait de tenir conversation avec ces deux parties de moi-même. Je disais à l'un: écoute, tu vas être sage et le laisser dormir tranquillement. Dans ces échanges mystérieux, la cohabitation me semblait réelle. Il y avait un être souffreteux, maladif qui ne voulait pas ressembler à son double d'autrefois: plein d'énergie, de vivacité. Comme



c'était étrange, de se voir en décalage avec soi-même, un pyjama trempé laissant, au milieu de la nuit, un autre pyjama prendre sa place.»

Ce livre, malgré ses exigences littéraires, vaut plus par ce qu'il démontre: l'épisodique et malheureuse tentative de sincérité d'un trop jeune homme qui doit s'avouer sa mort peu à peu sous peine d'y obtempérer avec effroi.

Jean Lefebvre

LE CRIME DES PÈRES

Michel del Castillo
Seuil, 1993, 295 p.; 29,95 \$

Depuis *Tanguy* (Julliard), lancé comme un tison en 1957, jamais la quête de Michel del Castillo n'a connu de répit. De livre en livre, il cherche pourquoi père et mère l'ont abandonné enfant, lui offrant alors comme présent immédiat le camp de concentration et comme blessure éternelle le pire déracinement.

Michel del Castillo revient ici dans une Espagne qu'il hait ou qu'il pense haïr. Il y cherche et y trouve les traces d'un séjour effectué au temps jadis. De brutales idéologies déchiraient alors le pays sans que l'adolescent à



est réussi, l'homme retrouve et remplit enfin son enfance. Qu'est alors le métier d'écrivain? «[...] la conquête d'une langue où déposer nos blessures.»

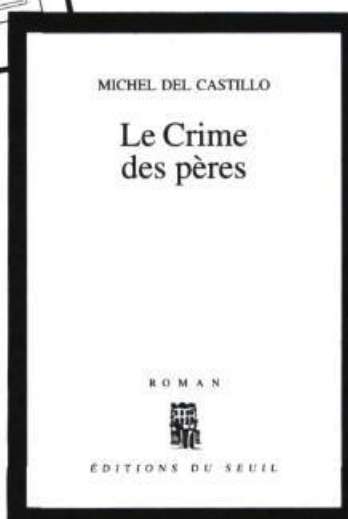
Laurent Laplante

BEAU COMME L'ANTIQUE

Jacques Gaillard
Actes Sud, 1993,
223 p.; 31,25 \$

Dans cet ouvrage *déguisé en dictionnaire*, Jacques Gaillard veut témoigner de «la présence (souvent inaperçue) de l'Antique dans notre mémoire culturelle», Antique qui «signifie au plus haut degré la culture comme mémoire, face à une culture de l'événement, de l'expérience ou de la curiosité». Se gardant d'un trop évident parallèle — facile et rabâché — du genre «les Anciens et nous», l'auteur trouve ici prétexte à discourir discrètement sur notre temps et sur la société française (voir les allusions meurtrières à Jeanne d'Arc, par exemple). Loin du panégyrique jobard (les Anciens ont tout inventé) et de la condamnation sans appel (quelles mœurs tout de même), l'ouvrage de Jacques Gaillard remet les pendules à l'heure. En quinze chapitres thématiques, l'auteur traite avec un esprit savoureux de la *rémanence* de la culture antique dans notre *modernité*. Délaissant le style sévère des doctes analyses (Jacques Gaillard est un latiniste éminent, dont les manuels de langue et de littérature latines sont connus de tous les étudiants en études anciennes), il use de son érudition avec humour et même avec une franche drôlerie, sans jamais tomber dans le trivial. Ceux qui ont si peu que ce soit côtoyé les textes anciens, les philologues amateurs (et professionnels) feront leur miel du chapitre «Harangue», où ils apprendront, entre autres choses, que leur science «est un antidote puissant du plaisir esthétique» et qu'«on ne saurait goûter, sauf perversion, les deux en même temps». *Beau comme l'Antique* devrait convaincre aussi ceux qui pensent qu'on peut faire table rase de tout — du passé en particulier — qu'il est au contraire impossible de passer outre. Mais cela est un autre débat, pérenne comme l'Antique...

Catherine Sensal



peine sorti de l'enfer sache les détecter. Comment, d'ailleurs, l'aurait-il pu, puisque l'accueil d'une famille lui donnait enfin, à lui l'orphelin, le sentiment d'avoir trouvé un père? Le retour à Huesca n'en est que plus douloureux: tous le pressent de ne pas reprendre contact avec ce père de remplacement plus «criminel» encore que le vrai.

Plus que jamais, l'effort de Michel del Castillo est celui de l'homme qui cherche à savoir quel enfant il a été, qui fouette sa mémoire en lui mendiant des souvenirs et des précisions dont elle est incapable. Plus encore, Michel del Castillo, écrivain jusqu'à la mort, demande à la langue de reconstituer le passé, d'inventer la vie et le sens des choses. S'il vit, c'est pour se raconter. S'il écrit, c'est «pour éviter de vivre». Si le roman (?)

LE SABOTAGE AMOUREUX

Amélie Nothomb
Albin Michel, 1993,
186 p.; 21,95 \$

En 1992, le premier roman d'Amélie Nothomb retient l'attention des critiques. *Hygiènes de l'assassin* est écrit entièrement sous forme de dialogues entre un vieil écrivain qui va bientôt mourir et quatre journalistes successifs, avec qui il s'entretient du travail d'écriture, de lecture «vraie» et de la vie. C'est un roman remarquable par sa cohésion, sa densité et le suspense en progression constante. Après ce roman époustoufflant, dont l'auteur a vingt-cinq ans, on surveillait évidemment la suite!

Le sabotage amoureux est un récit d'enfance, probablement autobiographique, écrit à la première personne. Trois années dans la vie d'une petite fille qui, à cinq ans, débarque à Pékin dans une sorte de ghetto cerné de murs et de soldats chinois, réservé aux familles de diplomates étrangers. Trois années de guerre (1972-1975) entre deux groupes d'enfants, les *Alliés* et les méchants *Allemands de l'Est*; guerre sans armes, violente et dure, qui utilise les seules ressources du corps, y compris urine et vomissements. «Grâce à l'ennemi, ce sinistre accident qu'est la vie devient une épopée!» Par ailleurs, cette enfant découvre qu'elle n'est plus le centre du monde le jour où arrive au ghetto une petite Italienne, si belle qu'elle l'aime dès la première seconde. Découverte d'un amour qui ne sera jamais partagé mais vécu dans la souffrance, et sans cesse à la recherche d'un rapprochement avec Elena. Antagonisme constant entre la guerre et l'amour, dans un milieu très particulier, il faut le dire.

Amélie Nothomb raconte qu'elle écrit très vite, quatre heures sans interruption sous l'effet euphorique d'un breuvage composé de deux tiers de poudre de thé et d'un tiers d'eau. Cela donne une écriture directe,

efficace, sans contrôle. L'histoire ici donne beaucoup d'allant à un texte pourtant farci d'allusions et de références à un savoir culturel plus large. C'est un roman, comme le premier d'ailleurs, plein d'humour satirique, cynique même, qui fait découvrir le monde sous un angle inattendu. On peut croire qu'aucun sujet ne restera tabou pour cette auteure qui compte déjà au moins seize manuscrits terminés! L'écriture, c'est actuellement toute sa vie.

Monique Grégoire

HISTOIRE GÉNÉRALE DU DIABLE

Gérald Messadié
Robert Laffont, 1993,
490 p.; 34,95 \$

On en veut! On en réclame... plus! C'est que Gérald Messadié nous aura fait frissonner moins par son œuvre romancée que par son acharnement à décrypter Jésus et saint Paul. Certains y subodoraient des vapeurs de soufre et croyaient reconnaître en leur auteur un thuriféraire de l'Antéchrist. De fait Gérald Messadié rejoignait tous les holistiques, les *soucoupistes* et les fanas du *new-age*. Et l'éditeur de, proba-

blement, précipiter la production d'un genre si vendeur plutôt que d'encourager son auteur à faire publier une œuvre de fiction d'une tout autre sorte, ses romans, dont les lecteurs se purlécheront peut-être plus tard sur la lancée d'une autre mode. J'imagine Gérald Messadié un peu atterré du résultat!

Le Diable serait-il une autre des inventions malencontreuses de Dieu ou une nécessaire compensation manichéenne des hommes qui n'osaient trop médire de l'Éternel? Tel Job, Gérald Messadié interroge tous les points cardinaux et tous les calendriers pour dénicher le ou les divers points d'irruption du phénomène diabolique, le traitant comme un malentendu nécessaire à l'esprit humain analphabète du malheur comme du bon-

heur et s'appuyant sur des mythologies comme on fait d'une béquille avant que la raison-astragale ne nous ait redressés sur nos jambes. Est-ce Dieu ou le Diable qui nous précipitera, éclopés de toujours, sur le cul?

Donc, l'œuvre présente, *Histoire générale du Diable*, nous semble un peu précipitée, vite exécutée, mais pourra servir de petit précis initiatique à ceux dont la culture n'est due qu'à l'obsessionnelle fréquentation d'un best-seller.

Jean Lefebvre

CONTE BLEU / LE PREMIER SOIR / MALÉFICE

Marguerite Yourcenar
Gallimard, 1993,
87 p.; 24,95 \$

Sous une toute petite jaquette bleue, voici trois nouvelles posthumes de Marguerite Yourcenar. Elles ont été déballées avec soin, scrutées aussi méticuleusement qu'amoureusement, avant d'être rendues au public. Merci à Josyane Savigneau de sa patience, de sa rigueur et de son respect plein d'une retenue que la grande Marguerite aurait appréciée à sa juste valeur.

Ces trois récits ont été écrits entre 1927 et 1930, alors que Marguerite Yourcenar était dans la jeune vingtaine. «Conte bleu», a été conçu comme le premier élément d'un triptyque qui n'a jamais été complété. Cela est en soi assez particulier, puisque l'auteure a consacré sa vie à accomplir tout le projet littéraire qu'elle s'était tracé au cours de sa première décennie d'écriture. Il s'agit en fait d'un conte, d'un récit poétique, qui se présente avant tout comme un exercice de style dédié à la couleur.

«Le premier soir» raconte le voyage de noces d'un jeune couple qui s'achemine vers une première nuit, voyage qui préfigure son destin. Il est d'une densité et d'une acuité psychologiques exceptionnelles, que l'on s'étonne de retrouver chez une si jeune femme. Un trajet en train, et toute une vie se dessine avec ses élans, ses doutes; déjà, le sillon de l'habitude se trace.

Avec «Maléfice», nous entrons dans l'univers de la sorcellerie, un univers porté par l'ignorance et la tension, toujours si forte dans les communautés humaines, entre la nor-



malité sociale et la marginalité. Cette petite pièce témoigne d'une préoccupation qui se déploiera avec constance dans l'œuvre ultérieure.

Il faut revenir à la préface de Josyane Savigneau qui, avec une élégante modestie, nous présente parfaitement bien ces textes, dont l'allure serait autrement celle de fragments discontinus. Leur lecture donne le goût de retourner aux œuvres plus substantielles de Marguerite Yourcenar.

Denise Pelletier

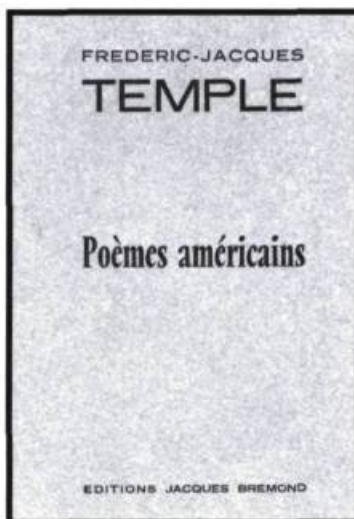
CANTIQUE DES PLAINES

Nancy Huston
Actes Sud, 1993,
271 p.; 24,95 \$

À la mort de Paddon, son grand-père, la narratrice du *Cantique des plaines* entreprend la rédaction d'une longue adresse au disparu. À l'aide d'un manuscrit abandonné dans un grenier en Alberta et de sa propre mémoire, même lacunaire, elle compte ainsi à la fois lui rendre justice et mener le livre — et la vie de cet homme — de son échec à l'achèvement: «[...] et les gouttes salées glissaient dans les coins remuants de ta bouche tandis que tu évoquais devant moi ta thèse abandonnée puis ton presque-livre — et moi, le cœur devenu tambour battant avec l'indignation d'un enfant qui aime, j'ai juré de [...] faire en sorte que ton 'De temps à autre' [...] ne soit pas du temps perdu».

Véritable chant d'amour porté par une écriture au lyrisme envoutant, le roman de Nancy Huston embrasse la vie des quatre générations d'une famille, depuis les ancêtres pionniers en cet âpre «pays du Grand Ciel» que sont les plaines de l'Ouest, magnifiquement évoquées, jusqu'aux petits-enfants dispersés. C'est aussi la mémoire sacrifiée, celle des vaincus, celle des «silences assourdissants» dont est remplie l'histoire enseignée par Paddon au lycée qui revit grâce à Miranda son amante indienne: «[...] elle te racontait maintenant — tout cela datait d'avant sa naissance mais son père lui en avait parlé et c'était tout ce qu'elle possédait de lui, cet éclat de vertèbre avec lequel elle cherchait à le ranimer en chantant [...]». Lisez ce chant.

Lucie Bélanger



POÈMES AMÉRICAINS
Frédéric-Jacques Temple
Jacques Brémont, 1993,
47 p.; *

Ce recueil de voyage renferme seize poèmes regroupés sous le titre «Images des États» et une suite québécoise de neuf poèmes. Il est fait place à l'anecdote et à la description dans ces textes qui gardent la mémoire de lieux, le souvenir d'événements. Les poèmes travaillent à saisir le paysage, à en capter la lumière, les couleurs. Ils fixent alors la beauté de l'instant. Lorsqu'ils s'attachent aux rythmes, l'écriture devient musique. Frédéric-Jacques Temple sait dire le Québec enneigé, emprunter les accents des poètes d'ici pour mieux les saluer. Tout cela dans une langue pure et d'une grande simplicité, à l'image de ces moments d'intimité et de ces espaces dont l'émotion se sera rendue jusqu'à nous.

Claire Côté

* Le prix de ce volume n'est pas encore fixé.

Nouveautés d'hier:

Moacyr Scliar:
L'oreille de Van Gogh

Le recueil de nouvelles de Moacyr Scliar (Presses de la Renaissance, 1992) s'inscrit dans les grandes œuvres littéraires sud-américaines du XX^e siècle. Des «Plaies» aux «Mémoires d'une anorexique», ce sont vingt-quatre récits au cœur desquels s'effectue sans heurts le passage de la soumission absolue et seraine à la négation et à l'inconscience volontaire de soi. De personnages déroutants et comme

enchantés se dégage pourtant une authenticité qui effraie parfois. Le lecteur attentif sentira dès les premières lignes le souffle chaud caractéristique de la voix du Sud. On voudrait avaler d'un trait les écrits de Moacyr Scliar, mais l'admiration pousse à les boire à petites gorgées. ●

Patrice Larivée

Éric Chevrillard:
*Le caoutchouc
décidément*

Ceux qui abordent un roman par le biais de la trame narrative peuvent passer outre, ce caoutchouc-là n'est décidément pas pour eux. Non pas qu'elle soit inexistante, mais plutôt parce qu'elle se perd et se retrouve sous un amas de digressions, d'apartés et de considérations de toutes sortes qui font qu'elle est comme écartelée, vacillante et plus très sûre de la direction qu'elle devrait emprunter. Non sans humour, l'auteur se fraie un chemin, l'espace d'un livre qui se donne comme la réfraction d'une action éclatée, qui ne prend de sens qu'à la lumière de la perception échevelée qu'en a le héros, Furne. Cela donne un foisonnement d'images qui se heurtent, à un rythme qui déroute. Le narrateur ne s'en cache pas: «Furne s'est à nouveau laissé entraîner fort loin de son sujet». (Minuit, 1992). ●

Pierre Carpentier

Iouri Olecha:
L'envie

Les textes d'humour russe ne nous sont pas toujours parvenus au cours de ce siècle. Paru en 1928, *L'envie* n'était traduit pour l'Age d'homme qu'en 1978, par Irène Sokologorski. Voici l'édition de poche (Points R450, 1991). Dans l'univers coloré par les slogans du temps, habité par les modèles que fabrique le Régime, l'auteur s'attache à mettre à nu les travers de personnages presque caricaturaux, dépiquant leurs ridicules, leurs contradictions, les paradoxes des opinions qu'ils affichent. Son envie nous gagne presque à sa cause, tellement ceux qu'il entoure de sa haine sont antipathiques; son envie tordue le rend d'ailleurs pitoyable. ●

Blanche Beaulieu

Paul West:
*Les filles de Whitechapel
et Jack l'éventreur*

Lorsqu'il n'est pas occupé à charger les minimalistes américains — qui ont fini par le surnommer Maximalist Rex — Paul West écrit avec une mesure toute baroque des romans sordides et flamboyants. Les meurtres de Whitechapel demeurent pour lui pétris d'imaginaire lorsqu'il décide de voir Jack avec les yeux d'un peintre impressionniste du XIX^e siècle, Sickert, qui porte en lui le «goût du pire» et cherche constamment à «accroître sa part d'effroi». Paul West fera de Sickert le témoin consentant des meurtres d'un médecin de la cour, dangereusement atteint du «complexe de Lazare» et habitué à se promener avec des cœurs encore chauds au fond de ses poches. Les meurtres sont liés entre eux de manière tout à fait originale et compromettent toute la famille royale pendant que Paul West disserte fort agréablement sur l'art et sur la vie, pas vraiment rigolote, des prostituées dans le Londres de l'époque. Publié chez Rivages, en 1991 (trad. Jean-Pierre Richard). ●

Catherine Lachaussee

Erik Allgower:
Le tigre et le lama

Dans *Le tigre et le lama*, (Oliane, 1991), toute la planète semble s'être donné rendez-vous au Bhoutan, un petit pays qui en temps normal est négligé des hommes et des dieux. Des agents britanniques, français, chinois, indiens, des jésuites, à la solde du Vatican, tous sont à la recherche d'un document ancien duquel dépendrait l'avenir de l'humanité. Dans ce chassé-croisé, les Bhoutanais tentent de maintenir l'intégrité de leur territoire face à ces visiteurs envahissants. On voit que le prétexte est tout à fait classique.

L'auteur, un médecin suisse, a passé deux ans au Bhoutan où il était administrateur de l'hôpital de Bhumtangh. Le fait de revisiter le thriller à la Ludlum avec un point de vue suisse donne un ton assez exotique à ce roman qui, par ailleurs, reprend tous les ingrédients du genre. La finale est passablement décevante mais, tout compte fait, le roman vaut le détour. A conseiller pour le dépaysement. Il ne faut pas boudier son plaisir! ●

Robert Beauregard

LÉVITATION

Cynthia Ozick

Trad. de l'anglais
par Isabelle Py Balibar
De l'Olivier, 1993,
220 p.; 34,95 \$

Ce livre présente cinq textes. Les quatre premiers sont courts et sans lien direct entre eux. Dans celui qui donne son titre au volume, il est question d'un groupe de juifs; au cours d'une réception chez des écrivains new-yorkais, ils s'isolent dans leurs discussions et l'hôtesse, surprise, les voit s'élever jusqu'au plafond de la pièce! Le cinquième texte, douze chapitres, est une caricature désolante de l'administration municipale de New York. Une femme, recrutée à titre de conseiller financier, est remerciée par les nouveaux cadres qui ont besoin de places pour leurs comparses. Sans en être tout à fait consciente, préoccupée qu'elle est par un avenir incertain, elle façonne avec la terre de ses plantes d'appartement un *golem* auquel quelques paroles et gestes rituels donnent vie; elle l'appelle Xanthipe, comme la femme de Socrate. Xanthipe mettra tout en œuvre pour que «sa mère» réalise son projet de faire de la ville un paradis pour tous! Tout s'écroule quand Xanthipe n'agira plus que pour satisfaire ses propres désirs.

L'auteure semble très marquée par ses origines. Ses parents sont des immigrants russes chassés par les pogroms du début du siècle. Ainsi le *golem*, sorte de statue légendaire susceptible de s'animer, est connu chez certains peuples slaves. Plusieurs personnages mis en scène sont juifs et plusieurs allusions font état des fonctions subalternes qu'ils occupent dans leurs milieux de travail. Cynthia Ozick a été élevée dans le Bronx; elle nous donne de la vie à New York une image très négative, pas très humaine, un peu irréelle pour qui n'y a jamais vécu. Il y a ambiguïté constante entre les références culturelles,



à Socrate, à Aristote, à Freud, parmi d'autres, et les platitudes de la vie réelle. La description de certaines pratiques est surprenante, celle de ces harems de couture par exemple où les femmes cousent les lèvres des vagins de façon à empêcher toute pénétration. On garde de ce recueil l'image d'un monde désaxé, d'une société sans issue, de vies qui n'ont aucun sens. *Le châte*, paru en 1993 dans «Points Roman», laissait les mêmes impressions; on y racontait la vie à Miami d'une femme qui avait échappé à la mort dans un camp de concentration. Est-ce cela l'avenir des grandes villes américaines?

Monique Grégoire

VU DE L'EXTÉRIEUR

Katherine Pancol

Seuil, 1993, 348 p.; 29,95 \$

Qui est donc cette Doudou qui semble cinglée, mais qui ne l'est pas? ce cousin, Christian, qui semble sain d'esprit, mais cela reste à prouver... Quelques hommes, quelques femmes, tous liés à Doudou, la racontent chacun à sa façon, unique. Et, elle se raconte. Sa vie, son enfance avec une mère froide, sans

père, sa vie amoureuse, ses efforts pour émerger du marasme dans lequel elle est plongée depuis l'enfance. L'amour occupe la première place dans ces narrations: l'amour qu'elle éprouve pour un homme, pour ses enfants; l'amour qu'elle suscite.

Doudou suit sa voie toute droite. Elle connaît la pauvreté et le luxe, se marie, prend la fuite, se retrouve. Elle laisse des cœurs déchiquetés sur son passage: Christian, André, Guillaume, victimes de l'intoxication qu'elle provoque; elle, s'en sort indemne. Ainsi se fait le passage d'une enfance traumatisante et d'une vie de jeune femme perturbée à un temps plus serein. La présence de ses enfants retrouvés y est-elle pour quelque chose? Le lecteur n'a pas à s'interroger, c'est l'histoire d'une vie, celle de Doudou, écrite de main de maître par Katherine Pancol, dans ce *Vu de l'extérieur*. Le titre

prend-il son sens du fait que Doudou, le jour de son mariage, a ressenti une drôle d'impression? qu'elle s'est vue de l'extérieur faire le cabri...? pour qui? les invités, son mari André, les convenances? Mais Doudou est aussi vue «de l'extérieur» par les différents narrateurs qui la racontent et par nous, lecteurs, L'e muet aurait peut-être été approprié? Peu importe puisque la lectrice que je suis a dévoré le roman.

Marianne Michel

UN LIEU DE LUMIÈRE

Mary Bush

Trad. de l'anglais
par Annie Hamel

Julliard, 1993, 300 p.; 36,75 \$

Douze nouvelles qui oscillent entre le gris et le noir. Le racisme, la violence, la cruauté de l'Amérique y sont exploités à travers des histoires où les enfants sont toujours présents. Ce sont eux qui racontent bien souvent: leur angoisse face à la mort possible d'un parent, la cruauté d'un beau-père, l'infanticide d'une mère, le devoir de se conformer au rôle que la société veut leur faire jouer, mais aussi le rêve qui les habite et qui les aide à survivre. La recherche du «Chemin de fer souterrain» en est un exemple parmi d'autres qui mettent en scène, sur fond de campagne américaine, des jeunes trappeurs, des enfants en visite au cirque, et une famille tout à fait loufoque, les Gleason, qui sont la risée et l'élément de distraction du village.

Ce livre est dédié à George P. Elliott et à Raymond Carver dont l'auteure fut l'élève à l'Université de Syracuse. L'écriture est simple, les personnages, attachants et décrits avec beaucoup de finesse et de sensibilité, nous ramènent à notre enfance.

Francine B. Pelletier

MENTEUR

Patrick Cauvin

Albin Michel, 1993,
249 p.; 24,95 \$

Salle d'attente. On ignore ce qu'on a. Seule certitude: ça ne va vraiment pas! L'esprit *soliloquant*, geignard, s'apitoie, joue à la loto du catastrophisme, soupçonne l'hyperbourde. Tout se débène! L'auteur, Patrick

Cauvin, joue sur les registres de deux éternités, le désir et l'attente, l'amour et la mort. Une salle d'attente, antichambre des supputations hypocondres, c'est la belle (?) occasion de revoir vite, quoique ça paraît n'avoir jamais de fin ce purgatoire, ses notes à propos d'anicroches, de tenter d'en savoir plus sur cet étranger outrancier qu'on se transbahute à titre de notoire et légale identité et qui ne sait que frimer et mentir faute d'une vérité confortable. Antoine Berthier, dès qu'il s'est essuyé les semelles des déjections de l'angoisse, c'est reparti pour lui, une nouvelle surenchère! Même que tout un chacun l'invite à broder sur le motif!

Patrick Cauvin, c'est l'auteur de *Povchéri*, *L'amour aveugle*, *C'était le Pérou*. Installé en littérature depuis toujours, avec tout le temps devant lui pour que, rigolard et sérieux, il arpen- te la salle des pas perdus, écha- faude des sentiers buissonniers, musarde à l'insu de doctes uni- versités. Il s'amuse! Il nous amuse! Il subodore! Il candide! Cynique tendre, il traite de l'existence, souvent au singu- lier, comme d'une autobiogra- phie de l'arroseur arrosé. Patrick Cauvin, pour contrepiéter, nous mijote du bourre-couillon! On pourrait imaginer un de ses pro- chains titres: Avant de *me* dire adieu.

Jean Lefebvre

LE RETOUR DU CRÉTIN

Carlo Fruttero
et Franco Lucentini
Trad. de l'italien
par Luc Barbulessco

Arléa, 1993, 209 p.; 29,95 \$

Le monde va mal! Tout le mon- de le dit, l'entend répéter par les divers médias, tout le monde le sait. Même si on n'a jamais mis les pieds en Italie, on sait que ce pays connaît des crises gouver- nementales à répétition, que ses gloires nationales sont surtout

les meilleurs footballeurs au monde, que les coups les plus osés sont souvent le fait de l'in- saisissable mafia; on sait aussi qu'il est doux de vivre sous le soleil d'Italie! Peut-être vaut-il mieux rire de ce qui va mal, le tourner en dérision, comme le font ces deux journalistes itali- ens qui nous offrent, dans ce troisième livre (après *La prédo- minance du crétin* et *La sauve- garde du sourire*), certaines de leurs chroniques des quatre der- nières années, rédigées au ha- sard des événements et de leurs observations. Leurs découvertes les font s'interroger... de façon plus ou moins innocente: «Serait-il possible d'imaginer un crétin en voie de développe- ment?». Comment envisager sans frémir un projet de ré- formes constitutionnelles quand on découvre qu'un banal décret a plongé dans le chaos fiscal la vente de la glace et des pâtes ali- mentaires! «Et voilà pourquoi, en Italie, on finit par préférer qu'on ne touche à rien, on ne veut pas qu'une quelconque ré- forme vienne effleurer quoi que ce soit.» On attribue trop facile- ment tous les problèmes à l'ac- tuelle «crise des valeurs», à

notre époque «de transition», phénomènes que l'on a connus tout au cours de l'Histoire. Plus on avance dans la lecture, moins on a envie de rire, car les auteurs ne mentionnent aucune réalisa- tion, politique ou autre, qui pourrait rassurer. Toutefois, dans les dernières pages — le huitième et dernier chapitre — Fruttero et Lucentini rendent hommage à leurs «anti-crétins favoris», parmi lesquels on trouve Maigret et Pinocchio, des écrivains, un vieux libraire, et même Reagan quand il a quitté la présidence des États-Unis. On se sent alors plus proche des au- teurs qui parlent de D'Annunzio, de P.G. Woodhouse, de Collodi, écrivains qu'ils appré- cient et que l'on connaît peu ici! Et l'on envie un peu le plaisir des Italiens à qui il est donné de lire chaque jour la chronique de ces astucieux journalistes, sous le ciel d'Italie...

Monique Grégoire

LE CARNAVAL DES INNOCENTS

Chantal Villepontoux-Chastel
Belfond, 1993, 351 p.; 29,95 \$

«La Crémante» est le domaine d'une famille champenoise ai- sée; y habite Alban Bayard qui est veuf et père de trois garçons. L'aîné, fêtard invétéré, dilapide sa fortune, le second, le brillant Alexandre, étudie le journalisme aux États-Unis et le cadet Jérôme est amoureux du vignoble. Une belle-mère ambitieuse, ma- râtre qui maltraite Cordélia, jeune orpheline élevée par les Bayard, s'ajoute au portrait de famille que complètent une tante originale, un mystérieux cousin, un amant trafiquant, des domes- tiques fidèles... Ce n'est donc pas faute de matériaux que le ro- man s'étire, ne reprenant du souffle qu'en deuxième partie qui met en scène Alexandre, en- voyé en Algérie pendant la guerre coloniale de 1954-1962. En dépit de sa trame historique documentée, le roman n'arrive pas à nous convaincre de la né- cessité de ce *Carnaval des inno- cents*.

Fabienne Roitel

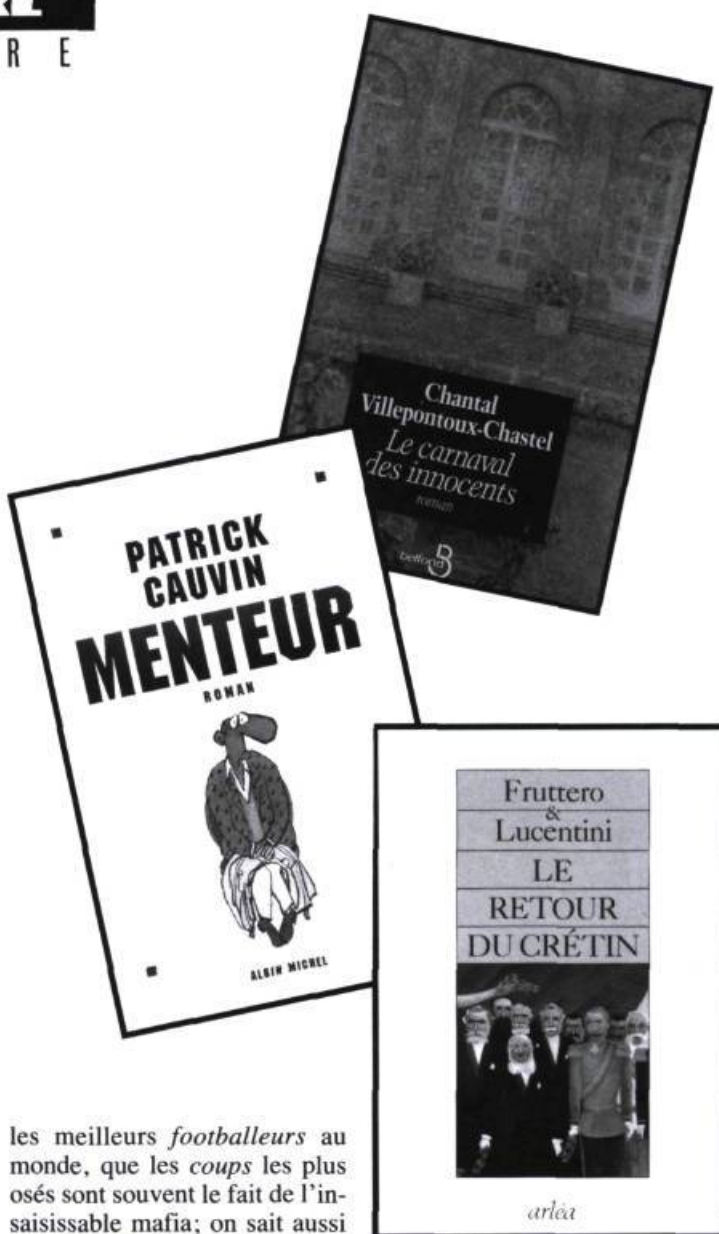
Nouveautés d'hier:

Bruno Bayen: Éloge de l'aller simple

Le cargo quitte l'estuaire de la Gironde. La traversée a ses rythmes propres, ses relais: lec- ture, alcool, promenade, «d'une satiété à un manque». Les ju- melles servent à réinventer le re- gard, les vagues ainsi observées se durcissent, se fracturent. Les sargasses ont des allures de clo- chardes. Bruno Bayen aime les fleuves, «les lèvres imprécises des rives», qui ne cessent de lui suggérer «une hypothèse sur les liaisons du monde». À Buenos Aires, il part à la recherche d'an- ciennes adresses: d'un bordel où logea Marcel Duchamp, d'un certain Wunsch, «celui qui vous amène là où il n'y a personne». «Tous les chemins sont aussi éphémères qu'un dessin de guir- lande dans le sable, comme en- dormi à marée basse.»

Éloge de l'aller simple (Seuil, 1991): une dérive où la géographie et les lieux racontent leurs histoires au voyageur, «l'homme bavant sur le monde comme une limace sur le seuil de pierre». ●

André Girard



**Avigdor Dagan:
Les bouffons du roi**

Dans quelle mesure est-on capable de juger autrui? C'est la question qui hante le juge Kahana, qui a renoncé depuis longtemps à pratiquer sa profession. L'histoire qu'il nous rapporte ici va nous permettre de comprendre pourquoi. Dans un camp de concentration, quatre juifs — un nain, un jongleur, un pseudo-astrologue et le juge Kahana, lui-même bossu extralucide — sont chargés de divertir le tout-puissant Hauptmann Kohl et ses invités. Ce sont les «bouffons du roi», qui ne doivent leur survie qu'à leurs pitreries et facéties. Au camp, le juge Kahana voit ses doutes confirmés et d'autres questions l'assaillir.

Israélien d'origine tchèque, Avigdor Dagan, plus connu sous le nom de Viktor Fischl, aborde ici les problèmes de l'existence de Dieu, de la foi, du sort de l'homme. La question est de savoir si nous, les hommes, sommes les bouffons de Dieu ou si nous pouvons être autre chose qu'un jouet entre Ses mains de jongleur. Mais peut-on seulement savoir? Même si on s'est

déjà posé cent fois la question, on prend plaisir à lire ces pages, qui ont presque la valeur d'un témoignage, si «l'essentiel est de chercher». (Trad. Claudia Ancelot; Flammarion, 1991). ●

Catherine Sensal

**Claude Dourguin:
Lettres de l'Avent**

Publié au Champ Vallon (1991), ce recueil d'écrits poétiques, lettres adressées à un homme absent, qu'on imagine parfois de passage, mais tenu à distance, ou dont on se tient à distance. Il faut toujours un pôle à l'écriture, ce pôle aimante le moindre des regards de l'amoureuse, la plus petite réflexion, leur donnant l'éclat, la couleur du don qu'elle fait à l'autre, de l'extase à partager. Tout est lent, dans ces lettres où, sauf pour de brèves réminiscences, il n'arrive rien, que cette longue présentation, infiniment détaillée, des heures passées devant des paysages dans la présence de l'absent. La poésie porte la voix cependant et la séduction est réelle. ●

Blanche Beaulieu

**Sonallah Ibrahim:
Le Comité**

Le premier qualificatif venant à l'esprit lorsqu'on attaque ce petit livre qui va mener au cœur de l'absurde, c'est *kafkaïen*.

Il s'ouvre sur l'arrivée du narrateur au siège du Comité. Il souhaite cette convocation depuis un an. Le Comité — dont le lecteur cherchera en vain la fonction exacte — exigera du candidat une enquête sur «la personnalité la plus brillante du monde arabe». Cette histoire d'un homme seul affrontant une bureaucratie déshumanisante démontre que l'univers de Kafka n'est pas le propre de l'Occident. Molloy et Joseph K. vous ont marqué? Visitez le Comité, vous y retrouverez le même parfum acidulé. En outre, semblable à l'iceberg, la description apparemment superficielle des personnages et des actions nous fait comprendre tout un univers de passions et de tensions.

Actes Sud a publié simultanément, du même auteur, *Cette odeur-là*, récit basé sur ses souvenirs d'incarcération pour militantisme de gauche au début des années 60. Une postface de Sonallah Ibrahim lui-même permet

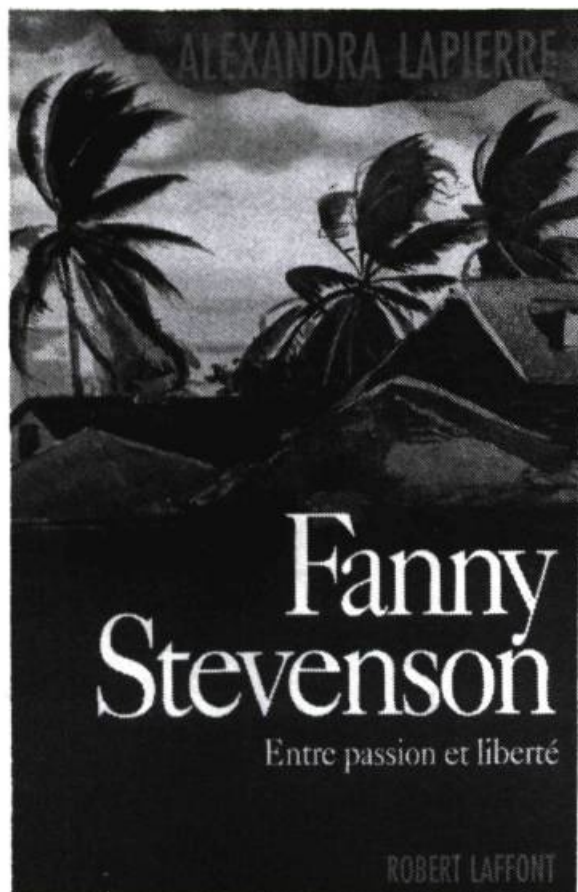
de mieux apprécier la littérature égyptienne. (Traduit de l'arabe par Yves Gonzalez-Quijano, 1992). ●

Francis Dupuis-Déri

**Tony Hillerman:
Coyote attend**

Un petit mot à propos du dernier Tony Hillerman paru chez Rivages/Thriller, fin 1991. Les amateurs y retrouveront Jim Chee et Joe Leaphorn, les dignes représentants de la police tribale navajo, qui enquêtent sur le meurtre d'un policier. Delbert Nez a été tué alors qu'il essayait d'appréhender un vandale s'amusant à peindre en blanc des extrusions de roche volcanique dans le désert. L'enquête les mènera sur la trace des «porteurs de peaux», les sorciers navajos, puis sur celles des professeurs et chercheurs des universités de la région, finalement sur celles d'anciens agents de la CIA au Viet-Nam. Le lecteur a droit à un récit plein de rebondissements et, encore une fois, à une fine observation de la vie dans l'univers autochtone et, en fait, de la vie en Amérique. ●

Robert Beauregard



Alexandra Lapierre



Durant cinq ans, Alexandra Lapierre a voyagé sur les traces de la femme la plus libre du XIXe siècle, l'épouse de l'auteur de *l'Île au trésor* et de *Docteur Jekyll et Mister Hyde*, Robert Louis Stevenson. Fanny, ou celle qui **fit** Stevenson.

Fanny Stevenson

«Celle qui vécut ses passions jusqu'au bout.»

Elle

«Aimée comme nous rêvons toutes de l'être.»

Marie-France

«À la fois pygmalion et héroïne romantique.»

Le Point

«La force primitive, le cœur absolu, la liberté en marche.»

VSD

«Cette vie, cette passion que raconte ce livre, c'est celle d'une femme exceptionnelle.»

J.F. Ribas, La Presse



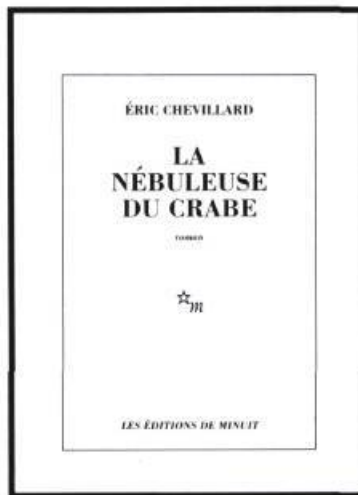
Robert Laffont

LA NÉBULEUSE DU CRABE

Éric Chevillard

Minuit, 1993, 123 p.; 19,95 \$

Étrange roman, qui se présente sous forme d'allégorie de notre «postmodernité» éclatée, agonisante. La «nébuleuse» nous donne à voir ainsi notre fin de siècle comme une constellation déchirée. Le personnage central, Crab, erre dans notre drôle d'époque; c'est un individu atomisé, à la fois aliéné et créateur, qui vit outrancièrement ses fantasmes. Pour échapper à son labyrinthe intérieur, il fait un choix que nous explique le narrateur: «Crab a donc résolu d'opter pour la folie. Non pas sur un coup de tête, détrompez-vous. Les coups de tête n'attei-



gnent que des murs. C'est un projet longtemps caressé, longuement mûri. Après des années de réflexion et d'exercice quotidien de son intelligence, Crab a découvert en effet que seule la folie le préserverait efficacement

à la fois de la médiocrité et de l'ennui (qui vivent ensemble)».

Voilà pour le sujet d'un roman, constitué de cinquante-deux courts chapitres (quasiement des *clips*) sans fil conducteur évident. L'intrigue en est absente et la narration, conventionnelle comme dans le nouveau roman. Cependant, à la différence de ce dernier, le roman de Chevillard est très riche sur le plan du contenu, des thèmes, qui nous renvoient aux contradictions affolantes de notre temps.

Gilles Côté

SEAVIEW, U.S.A.

Toby Olson

Les Belles Lettres, 1993, 327 p.; 37,95 \$

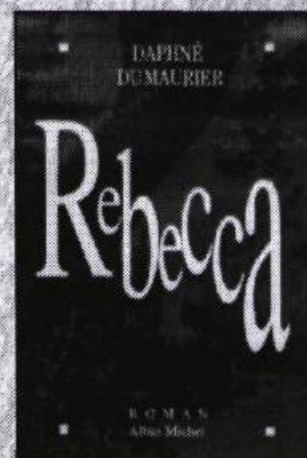
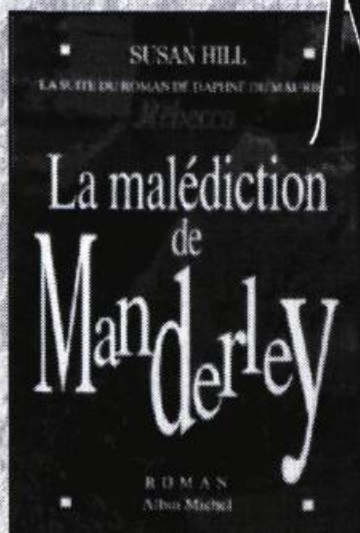
Voici la première traduction française d'une œuvre de l'auteur américain Toby Olson, connu comme poète et romancier. C'est l'histoire du voyage de Melinda, qui est atteinte d'un cancer et désire mourir dans sa région natale. Elle et son mari Allen décident donc ce retour vers l'est des États-Unis. Allen

doit alors se procurer la drogue nécessaire à Melinda pour apaiser sa souffrance et reprendre contact avec Richard, un dangereux personnage. Un troisième passager s'ajoute, Bob White, un Amérindien; c'est une polémique territoriale autour d'un golf qui l'appelle en Nouvelle-Angleterre. Le tissage des récits de Bob, de Richard et du couple Allen et Melinda forme la trame de ce roman. Quelques fois la transition entre ces récits se fait brusquement ce qui crée un effet rappelant le *zapping*. Malgré ces ruptures et les nombreux détails techniques sur le golf, l'auteur réussit à maintenir l'intérêt du lecteur. Sa puissance symbolique et poétique fait la grande richesse du roman. Toby Olson sait mener de front et avec une rare habileté les thèmes de la vie et de la mort. Il fait aussi ressortir les différences entre les cultures américaine et amérindienne en les juxtaposant tout au long de son récit. *Seaview, U.S.A.* nous fait découvrir un auteur de grand talent dont nous attendons impatiemment les prochaines traductions.

Diane Gauthier

LA SUITE DU GRAND CLASSIQUE
ET BEST-SELLER REBECCA...

LA MALÉDICTION DE
MANDERLEY



«J'ai rêvé l'autre nuit
que je retournais à
Manderley...»

Albin Michel

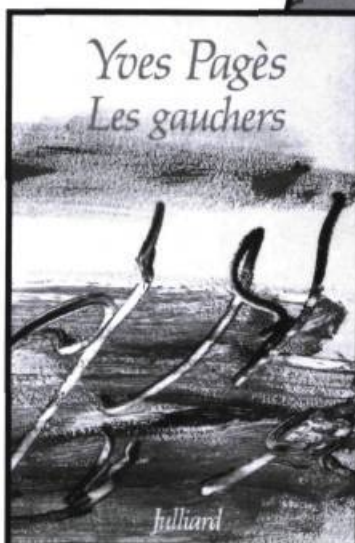
LES GAUCHERS

Yves Pagès

Julliard, 1993, 128 p.; 28,75 \$

Du vol à l'étalage aux alertes à la bombe; des chagrins d'amour aux tentatives de suicide; des idées de fugue au désir de fuir, l'adolescence est un cri, l'adolescence est une crise. Elle est ce temps d'insouciance et d'inconstance où l'on passe d'un caprice à l'autre, d'un idéal à l'autre, d'une bêtise à l'autre. La donner à voir en s'y replongeant, du moins en feignant de le faire, implique donc l'exposition aux mêmes périls et l'obligation de passer à tout moment du comique des jeux de mots à la pénible banalité des expressions à la mode, de la plus brillante image à l'obscurité du discours, de la concision à la floraison. Autant d'écueils auxquels Yves Pagès aurait difficilement pu échapper dans sa dernière parution, *Les gauchers*, qui entend nous replonger dans le bain des années perdues. Devrait-on alors taxer cet auteur d'un excès de réalisme, voire de vérité? Tout au plus pouvons-nous lui reprocher la vision étriquée qu'entraîne un tel parti-pris: croire que l'adolescence est une critique, c'est oublier qu'elle est aussi nihiliste et qu'elle demande à être accompagnée dans son entrée en littérature. Il ne suffit pas de reproduire un discours, encore faut-il en saisir et en présenter les tenants et aboutissants.

Dans cette fiction — le terme de roman est impropre dans ce cas-ci — qui s'élabore autour d'une trentaine de courts récits se voulant chacun l'œuvre de narrateurs âgés entre quatorze et seize ans, l'auteur relate les différentes mésaventures scolaires et familiales d'un groupe d'adolescents. Il s'agit en quelque sorte d'un journal intime collectif ou encore d'un album photo souvenir à l'intérieur duquel se trouvent figés de trop brefs ins-



tants de vie qui ont pour seul point commun la proximité spatiale et temporelle. Un livre qui se feuillette comme on écoute les borborygmes de son compagnon de chambre: sur un ton et selon des enchaînements toujours différents mais provenant d'un seul et même estomac. Et si on ne peut vraiment lui reprocher d'être gaucher, puisqu'«on dit que les gauchers ont plus de chances que les autres», on peut à tout le moins lui en vouloir d'être un peu gauche.

Mario Lapointe

LE MONDE DU BOUT DU MONDE

Luis Sepúlveda

Trad. de l'espagnol (Chili)

par François Maspero

Métailié, 1993, 131 p.; 19,95 \$

Après le succès de son premier roman, *Le vieux qui lisait des romans d'amour*, Luis Sepúlveda nous emmène cette fois sur la piste des baleines Chaudron qui ont trouvé refuge sur la côte sud du Chili, pas loin de Punta Arenas, «la ville la plus australe du monde», où les températures descendent sous zéro au mois de juin. Roman ou récit autobiographique? On est tenté de retenir la seconde hypothèse quand on sait que l'auteur, né au Chili en



1949, a quitté son pays pour des raisons politiques. À l'âge de seize ans, passionné par le *Moby Dick* de Herman Melville, profitant des vacances scolaires et de l'autorisation signée par ses parents, le narrateur quitte Santiago et réalise son rêve de passer quelques jours sur un baleinier. Puis, en 1988, alors qu'il travaille à Hambourg (Allemagne) dans une agence d'information axée sur les problèmes reliés à l'environnement, il rejoint au Chili le capitaine Jorge Nilsen, avec qui il pourra constater de visu quel massacre de baleines y a opéré un bateau-usine japonais avec l'assentiment des généraux chiliens, à l'encontre du moratoire international de 1986. Les bateaux-usines font tous la même chose, qu'ils naviguent sous pavillon des États-Unis, du Japon, de l'Union soviétique ou de l'Espagne; ils aspirent la mer avec des tuyaux d'environ deux mètres de diamètre, sortant tout, sans distinction, sans respect pour les espèces protégées; par un trop-plein situé à l'arrière, ils rejettent à l'eau les déchets de la boucherie. «Ces bateaux-usines sont l'une des plus grandes saloperies inventées par l'homme.»

Les innombrables noms de lieux mentionnés — la côte chilienne est toute découpée en îles et en détroits — donnent son poids de vérité au récit, mais en ralentissent la lecture; si on ne connaît pas la prononciation de ces noms espagnols, on ne peut saisir la musique qui accompagne le voyage! L'histoire est bien racontée, tout comme l'était celle du Vieux et de ses romans d'amour. Les deux livres témoignent d'un respect

sincère de la nature et de l'environnement et rendent hommage à l'intelligence et au courage de races animales, ces ocelots ou ces baleines qui risquent de disparaître.

Monique Grégoire

LE CARNET ROUGE

Paul Auster

Trad. de l'américain

par Christine Le Bœuf

Actes Sud, 1993, 61 p.; 8,75 \$

Cette histoire est une histoire vraie, nous assure Paul Auster à la toute fin de la dernière anecdote rapportée dans *Le carnet rouge*. Il y relate comment son premier roman, *Cité de verre*, lui a véritablement été inspiré par une erreur de numéro. Un jour qu'il travaillait chez lui à une traduction, le téléphone sonna et, à l'autre bout du fil, son interlocuteur demanda s'il était bien à l'agence Pinkerton. Cela fut demeuré amusant si l'erreur ne s'était répétée le lendemain. Les lecteurs de *Cité de verre*, connaissent la suite. Là où ça devient purement *austérien*, c'est lorsque Paul Auster nous raconte que dix ans plus tard, après la parution de la *Trilogie new-yorkaise*, quelqu'un téléphona chez lui et demanda à parler à Mr Quinn, le nom qu'il avait précisément donné à son personnage principal dans *Cité de verre*. Bien sûr il s'agissait encore une fois d'un faux numéro, ou d'un vrai hasard selon le point de vue que l'on adopte.

Il n'y a qu'à lire les premières pages des romans de Paul Auster pour se rendre compte de l'importance et de la récurrence du hasard, non seulement comme prétexte romanesque, mais comme tissu même de la trame romanesque. Le style du romancier, dénudé, dépouillé, vient renforcer cet état des choses (puisque on ne peut parler ici d'impression tant le hasard s'érige en système), car il s'emploie à donner une image la plus naturelle qui soit de la réalité qu'il nous donne à voir. Dans *Léviathan*, il a peut-être même forcé un peu la note.

Treize petites histoires sont donc livrées ici à la curiosité des lecteurs. À sa façon Paul Auster en vient à nous démontrer qu'il n'existe bien souvent qu'une frontière ténue entre la fiction et la réalité. Mais qu'elles soient vraies ou fausses, ses histoires nous entraînent toutes sur le ter-

rain de l'imaginaire, là où justement tout est permis. Même ce qui nous est donné pour vrai.

Jean-Paul Beaumier

ESQUIVES

Anita Brookner

Trad. de l'anglais

par Annie Lennkh

La Découverte, 1993,

322 p.; 29,95 \$

Exaspérante de perfection, Harriet Lytton s'inscrit admirablement dans la lignée des personnages féminins créés par Anita Brookner. Dans *Esquives* donc, comme dans la dizaine d'autres romans qu'elle a publiés depuis 1980, l'auteure nous présente une femme éminemment «respectable» dont la réussite sociale masque une existence «vide», apparemment aussi «morne et raisonnable» que celle de son mari.

Toujours impeccable, cette femme n'arrivera pourtant pas à gagner véritablement l'estime de ses rares amies ni même celle de parents plutôt désinvoltes qu'elle a appris très jeune à ne pas déranger dans leur bonheur tran-

quille; elle ne parvient pas plus à éprouver de l'amour pour l'époux âgé auquel elle demeurera néanmoins dévouée jusqu'à sa mort. Conformiste jusqu'à l'abnégation complète, elle ne laissera jamais transparaître ses desiderata. Pourtant, un rêve l'habite: vivre une aventure avec le séduisant Jack Peckham. Ce fantasme représente en fait l'unique incartade qu'elle se permet.

À l'instar des autres héroïnes d'Anita Brookner, la pauvre Hattie n'entretient aucune illusion sur elle-même. Elle reconnaît que sa vie constitue un gâchis navrant. Aussi n'en veut-elle pas à sa fille d'avoir «pitié d'elle et de sa vie étriquée». Au contraire, se sent-elle vengée par cette enfant d'une rare beauté, qui méprise ses parents et qui refusera de vivre avec «un homme comme son père, sans attrait». Dans ce roman, aussi remarquablement écrit que les précédents, Anita Brookner dépeint avec un sens du détail peu commun un être dont le sacrifice nous devient par moments quasi insupportable.

Claire Côté

LES FILS DE L'HOMME

Phyllis Dorothy James

Trad. de l'anglais

par Éric Diacon

Fayard, 1993, 366 p.; 24,95 \$

Nous sommes en 2021. Depuis 1995, aucun enfant humain n'est né sur la planète terre. Theodore Faron, professeur à Oxford, enseigne l'histoire de l'époque victorienne en attendant la fin du monde. En cela il ne diffère guère de ses compatriotes britanniques qui mènent une vie étrangement «normale». Bien sûr, quelques bizarreries se font jour. On assiste à moult baptêmes de poupées, selon des rites anglicans dégénérés. Les poupées sont les seuls jouets qu'on peut encore se procurer, les autres ayant été détruits en même temps que les garderies, les écoles primaires, et les bandes dessinées.

Indifférente à ces changements, la vie suit son cours. On mange et on boit bien. On passe régulièrement son test d'infertilité. On fait son Nautilus, on suit des cours du soir pour se «faire une culture». Les gens travaillent et tout va pour le mieux, malgré la grisaille générale. Le

gouverneur-dictateur de l'Angleterre veille à ce que tout baigne dans l'huile. Il use pour cela de moyens musclés mais il faut ce qu'il faut et les crimes ne demeurent pas impunis.

Pour Theo la vie se déroule aussi sans accroc, jusqu'à ce qu'il fasse la rencontre de Julian. Celle-ci, non contente de s'opposer au régime en place, se mêle de tomber enceinte et la vie de Theo s'en trouve bouleversée.

P. D. James est issue de la grande tradition du roman policier britannique. Pour la première fois, elle nous livre un roman d'anticipation. Elle a toujours pratiqué, dans ses polars, la critique de la société britannique. Ici, ça prend des allures de charge à fond de train. L'indifférence et la bêtise du grand nombre servent de caution à la violence exercée contre les marginaux. La finale, un tantinet conventionnelle et peu vraisemblable, laissera sans doute le lecteur sur sa faim. Elle ne réussit pas à gâcher l'ensemble cependant.

Robert Beauregard

J'aime les BOUQUINS leurs prix aussi !



BOUQUINS

Romans libertins du XVIII^e siècle

L'essentiel de la production libertine du siècle des lumières. La liberté de pensée et d'imagination de ces auteurs n'a d'égale que l'absolue maîtrise d'une langue cintillante d'intelligence, de beauté de désir.

1 440 pages, 36,95\$

Nos grands succès-littérature

- La légende arthurienne
- Anthologie de la poésie française
- Sagan, œuvres
- Zola, T.4 - Germinal, L'œuvre, La terre

Robert Laffont

